

Qualité d'à-propos eu égard à l'esprit allemand malfaisant

Réflexions se rattachant à l'ouvrage de Manfred Görtemaker
« *Thomas Mann und die Politik* »

de Stefan Padberg

Aussi naturellement qu'aujourd'hui, où la plupart des citoyennes et citoyens sont « contre la droite », ce n'était aucunement le cas dans la République de Weimar. Du côté droit de la société s'était fixé un large spectre d'anti-modernes, antisémites, d'ésotéristes de droite, de révolutionnaires conservateurs, bolcheviques nationaux, ariosophistes, nationalistes racistes — « conjurationnistes », dirait-on aujourd'hui. Ils espéraient l'heure « X », de la vengeance du traité de la « honte de Versailles » et ne souhaitaient rien de plus que la fin de cette république mal-aimée. Une grande partie de la bourgeoisie et de la grande bourgeoisie, ainsi que de la noblesse, dont les droits avaient été fortement réduits par la révolution démocratique de 1918/19, étaient réceptifs aux idées de droite.

Il y avait naturellement des exemples contraires. La biographie politique de Thomas Mann en offre un des plus intéressants. Dans son ouvrage, *Thomas Mann und die Politik*, Manfred Görtemaker retrace cette évolution politique idéale étonnante : de ce génie artistique qui évolua depuis « le non-politique » de l'époque impériale, en passant par le « républicain de raison » dans la République de Weimar, jusqu'à l'inflexible opposition au national-socialisme durant les funestes « mille ans » de notre histoire. En même temps, Thomas

Mann provenait d'une famille patriicienne de la grande bourgeoisie avec, comme cela va de soi, une conviction nationaliste allemande. Des concepts tels que « culture allemande », « esprit allemand » ou « caractgère allemand », n'étaient pas pour lui des phrases toutes faites, mais une base de sentiments intensément vécus de sa formation et de sa péroccupation artistiques. Or, c'est carrément à partir de cette position qu'il se positionna pour la République de Weimar et contre le national-socialisme.

Devenu célèbre par le roman, *Die Buddenbrooks* (1901) et des nouvelles, comme *Tonio Kröger* (1903) et *Mort à Venise* (1911), il cultiva dans l'époque d'avant-guerre une vie élististe d'artiste a-politique, comme cela n'était guère atypique pour l'époque impériale. La caste militaire prussienne, qui donnait le ton, avait généralement peu de sens pour les belles-lettres. La valorisation pratique, militaire et technique des sciences et des techniques ainsi que la transfiguration romantique d'une germanité héroïque dans la musique, la peinture, la sculpture et l'architecture se trouvaient au premier plan. Le reste de la vie culturelle n'était que largement inintéressant pour eux, de sorte que les protagonistes correspondants avaient beaucoup d'espace libre, aussi longtemps qu'ils se comportaient calmement dans le

domaine politique. La plupart des ouvriers de l'esprit acceptaient cette attribution de rôle et l'idéalisait — à l'instar de Thomas Mann — comme relevant du génie artistique. On s'efforçait de se tenir délibérément à l'écart des « bas-fonds de la vie quotidienne ou de la politique » afin de pouvoir atteindre les sommets de la noblesse humaine.

Pour les personnes extérieures, il en résultait plutôt une impression certaine de déconnexion du monde. On connaît Schopenhauer, qui prônait un absolutisme éclairé et rejetait la démocratie, ou encore Friedrich Nietzsche, qui se considérait comme le « dernier Allemand apolitique ». Thomas Mann avait étudié les deux de manière intense, et caractérisait ses convictions politiques-apolitiques par les mots suivants :

« *Je me confesse profondément convaincu que le peuple allemand ne pourra jamais aimer la démocratie politique, pour la simple raison qu'il ne peut pas aimer la politique et que l'« Obrigkeitsstaat [État autoritaire] », tant prescrit, est et reste la forme d'État adaptée qui convient au peuple allemand, et qu'il souhaite fondamentalement.* » (cité d'après Görtemaker 2005, pp. 38 et suiv.).

Le titre de son écrit de presque 600 pages, *Considérations d'un non politique*, rédigé pendant la première Guerre mondiale est sérieusement pensé dans cet esprit. Il se compre-

nait comme un artiste a-politique qui croyait devoir défendre la profondeur de la vie culturelle allemande contre l'Ouest, intitulée comme civilisation « superficielle ». Il stylisait les différences en une opposition fondamentale : « *La différence entre esprit et politique contient celle entre culture et civilisation, entre âme et société, entre liberté et droit de vote, entre art et littérature ; et la germanité, c'est la culture, l'âme, la liberté, l'art et non la civilisation, la société, le droit de vote, la littérature* ». (Mann 1974b, Avant-propos, p.XXXIII)

L'arrogance culturelle était présente dans une grande partie de la population et semblait être au cœur du sentiment national allemand. « Sa (...) pensée répondait cependant à un besoin de spécificité allemande, dont il pensait qu'elle ne se trouvait pas dans la politique, mais seulement dans le spirituel » (Görtemaker 2005, p.39).

Bien entendu, il défendait aussi la théorie du complot, très en vogue à l'époque, selon laquelle « l'illumination internationale, la loge mondiale des francs-maçons, à l'exclusion bien sûr des Allemands qui ne se doutent de rien, aurait joué un rôle déterminant dans la préparation intellectuelle et la réalisation effective de la guerre mondiale » (Görtemaker, p. 41).

Les considérations d'un non-politique, auxquelles il avait travaillé pendant plus de trois ans, sortirent en 1918, alors que la guerre touchait presque sa fin. À cette date-là ces considérations ne semblaient déjà plus guère opportunes, mais il ne put en empêcher l'édition. Il a d'abord observé avec inquiétude le renversement de novembre à Munich. Mais lorsqu'il s'est rendu compte que les révolutionnaires étaient au fond des idéalistes pacifiques aimant l'ordre, il commença à éprouver une certaine confiance dans la nouvelle situation.

Il ne versait pas de larmes sur l'Empire, mais, au fond, il maintenait sa (...) conviction selon laquelle la poli-

tique est régie par des lois mécaniques, extra-humaines et extra-morales, tandis que la « vraie démocratie, c'est-à-dire la démocratie humaine, est une affaire de cœur et non de politique. La démocratie du cœur repose, non pas sur la liberté et l'égalité, mais exclusivement sur la « fraternité », telle qu'elle est vécue, selon lui, en Russie. » (Görtemaker 2005, p.47)

Thomas Mann n'était pas le seul à vivre à l'époque avec de telles convictions. Son écrit semble avoir joué un rôle non négligeable dans ce processus, de sorte qu'à la faculté de philosophie de l'université de Bonn, le 3 août 1919, il reçut la dignité de docteur *honoris causa*, comme le rapporte Görtemaker (p.47). Sa lettre de remerciement adressée au doyen de la faculté de philosophie laissait déjà entrevoir des mouvements de rejet du « nationalisme militant », estime ce dernier. En octobre 1920, il écrit dans son journal : « *le cosmopolitisme comme l'esprit, l'essence et la mission de la nationalité allemande, ce qui peut être interprété comme une orientation accrue vers les sources humanistes de la culture allemande* ». Görtemaker poursuit : « comme le sociologue Max Weber, le philosophe des religions Ernst Troeltsch et le peintre Max Liebermann — pour ne désigner qu'eux — Thomas Mann devint, dans les paroles de l'historien Friedrich Meinecke un « républicain de raison ». Il se déclare en faveur de la République, non pas de cœur, mais « par raison et responsabilité » (Görtemaker, p.48).

Le point décisif de son changement d'attitude semble être l'exécution du « radicalisme antisémite, raciste-nationaliste qui, depuis la fin de la monarchie n'avait cessé de se développer à l'instar d'une menace pour la jeune République. (...) Depuis 1919 il y avait déjà eu 300 assassinats politiques, dont les victimes n'étaient pas seulement des députés de la gauche, mais encore aussi du centre et parmi eux, l'ancien ministre des fi-

nances, Matthias Erzberger, ainsi que le ministre des affaires étrangères, Walther Rathenau », constate Görtemaker (2005, p.50).

Pour Thomas Mann, le meurtre de Walther Rathenau, le 22 juin 1922, fut un « choc sévère ». Il se sentit coupable, parce qu'il croyait avoir co-préparé le terrain psychique de cet acte de violence par ses *Considérations*. Aussi fut-il content, lorsque le 15 octobre 1922, il put tenir le discours, à l'occasion du 60^{ème} anniversaire de Gerhard Hauptmann dans la salle Beethoven à Berlin où il eut ainsi l'opportunité de ramener publiquement à la raison. Sous le titre *De la République allemande*, devant ses auditeurs étudiants qui attendaient de sa part un conférence anti-républicaine, il leur fit savoir courageusement qu'il se rangeait pour la République, en les invitant à faire de même pour ce qu'on appelle la démocratie et « *ce que moi, disait-il, je désigne comme l'humanité* ». (Mann 1974 a, Vol. XI, p.819.)

L'humanité, qu'il voyait dans l'amour de la liberté du romantisme allemand, il l'opposait à « *l'obscurantisme nationaliste* » qui « *s'est organisé pour terroriser et souiller le pays par des actes meurtriers répugnants et écervelés* ». Il en appela, entre autres, à Novalis comme témoin (« *La « République » est le fluidum deferens de la jeunesse. Là où sont les jeunes, c'est la République* »), il cita Walt Whitman et renvoya à Maurice Barrès pour souligner sa conception d'un cosmopolitisme d'une « *humanité allemande* ». Le discours s'acheva par un appel : « *Que vive la République !* »

Görtemaker évoque ici un « républicanisme de raison » de Mann, comme d'autres l'on fait aussi. D'une manière étonnante, Thomas Mann, parvenu à la fin de sa vie, ne voyait aucune rupture en rétrospective entre son attitude, dans la première Guerre mondiale, et sa défense de la République. Cela avait toujours été, selon lui, une défense de l'humanité. La vérité semble donc se situer au milieu, car le poids éloquent de son

discours — et chez Thomas Mann cela veut dire quelques chose d'émotionnel qui relève de l'artiste — de 1922 ne convient ni à la locution de « républicanisme de raison ». — ni au pathos national des *Considérations d'un non-politique*.

Il faut souligner qu'il reprit la responsabilité de ce qu'il avait écrit pendant la guerre et qu'il était très important pour lui de la préciser. Sa capacité à se corriger publiquement est tout à son honneur.

L'exécration de Thomas Mann à l'égard du radicalisme raciste déboucha, au cours des années dans un refus net de l'hitlérisme et des nationaux-socialistes. Un événement marquant fut son discours de Berlin du 17 octobre 1930 : *Deutsche Ansprache*, un appel à la raison qu'il donna aussi dans la même salle Beethoven. Le 12 novembre 1929, il avait reçu le prix Nobel de littérature et il passait alors pour une personnalité largement connue dont les déclarations étaient très précisément suivies en public.

Deux semaines avant le vendredi noir, Gustav Stresemann était décédé, suite à une congestion cérébrale. Or, pour beaucoup, et aussi pour Thomas Mann, il avait été un garant de stabilité. Avec sa politique étrangère circonspecte d'une entente avec la France et la réforme du régime des réparations du traité de Versailles, il avait rencontré une grande reconnaissance dans le pays comme à l'étranger. Après sa mort soudaine, un sentiment d'incertitude quant à l'avenir s'est répandu dans de vastes cercles. Les partis radicaux gagnaient de plus en plus de terrain. Thomas Mann se vit mis de nouveau au défi de s'engager dans un discours officiel. Il motiva ceci tout au début de son allocution allemande :

« *L'art est la sphère dans laquelle cesse l'opposition entre idéalisme et socialisme. Il y a pourtant des heures, des moments de la vie commune où cette justification de l'art échoue pratiquement ; où l'artiste ne*

peut plus avancer de l'intérieur, parce que des pensées d'une détresse immédiate de la vie repoussent la pensée artistique, parce que la détresse de l'unité d'âme l'ébranle aussi de telle manière que l'approfondissement ludique et passionné de l'éternel humain, ce que l'on appelle art, prend vraiment le caractère temporel du luxe et de l'oisiveté et devient une impossibilité psychique. » (Mann 1974 a, Vol. IX, p.871)

Il ne peut être indifférent à l'artiste qu'autour de lui, le monde politique tombe en ruines. Cela attaque la source de la créativité. En toute logique, Thomas Mann a quitté la tour d'ivoire de sa création artistique.

Sa caractérisation du mouvement nazi en train de monter n'est pas seulement un régal littéraire quant au langage, mais elle séduit par la prise de référence directe sur ce qui était éprouvé alors — en 1930 —. Car c'est alors un « *sensation de tournant d'époque* » dans la classe moyenne menacée par la déclin économique. Il parle également de « *l'abandon de la foi en la raison, de la vision du monde à la fois mécaniste et idéologique des décennies passées* », ainsi que des « *seules forces vivifiantes de l'inconscient, de l'obscur créateur dynamique* », qui ont été « *élevées sur le bouclier* ». Le « *néo-nationalisme de nos jours* » est, selon lui, caractérisé « *par son culte naturel orgiaque, radicalement hostile à l'humanité, d'un caractère dynastique enivrant, absolument exhubérant* ». Il a été renforcé par « *une certaine idéologie des philologues, un romantisme des germanistes et une croyance dans le Nord provenant de la sphère académique et professorale, qui, dans un idiome de bonhomie mystique et d'insipidités abjectes, avec des vocables comme, raciste, racial, corporatif ; Le mot héroïque s'adresse aux Allemands de 1930, en ajoutant une barbarie éducative aggravée, plus dangereuse et plus étrangère au monde, qui embrume et encrasse encore plus les cerveaux que l'étrangeté du*

monde et le romantisme politique qui nous a conduits à la guerre. » (Mann 1974 a, vol. XI, p.878)

Des mots clairs qui ne sont plus suffisamment recouverts par le vocabulaire du « républicanisme de raison ». À l'époque, de telles conférences ne pouvaient plus être tenues sans problèmes. Bien que les organisateurs s'étaient préparés aux perturbations, un groupe dirigé par *Arnolt Bronnen* s'était mêlé au public. *Ernst et Friedrich georg Jünger* étaient également présents. *Joseph Goebels* avait en outre fait entrer dans la salle vingt hommes SA, en smokings d'emprunt, qui provoquaient par des interjections. L'intervention de la police de protection a finalement provoqué un grand tumulte, dont la presse nationale s'est fait l'écho, reléguant le contenu du discours au placard.

Jusqu'au changement de pouvoir, le 30 janvier 1933, Thomas Mann tint plusieurs allocutions, dans lesquelles il mettait en garde contre le national-socialisme et prenait partie pour une alliance entre la bourgeoisie et la démocratie sociale, pour sauver la République. Il a appelé à ce que la classe ouvrière soit prise au sérieux et « *à ne pas mépriser avec arrogance la sphère sociale et politique de la société* » (Görtemaker p.62) Afin d'apaiser la peur de ses auditeurs bourgeois à l'égard de la démocratie sociale, il a évoqué son esprit patriotique pendant la guerre et ensuite, au moment de la plus grande confusion, il a établi un État de droit démocratique constitutionnel et il a ouvert la voie au peuple tout entier (Mann 1974 a, tome XI, p.883)

Dans cette phase une *Dreigliederung* sociale inconsciente traverse sous le seuil de ses discours.¹ Liberté, démo-

1 Ce serait captivant de suivre un jour systématiquement ce motif de Thomas Mann. Il est connu qu'il avait signé, le 30 juin 1919, un appel en faveur de la *Dreigliederung*. Dans son carnet de notes, il écrivit ce jour-là : « *J'ai été interrompu par celui qui collecte*

cratie et « Socialisme » (au sens de l'équité sociale) sont présents en tant que motifs et doivent donc finalement agir pour préserver la société de glisser dans la barbarie.

À partir du 11 février 1933, Thomas Mann et son épouse débutterent une série de conférences dans différents pays européens. Pendant ce temps (le 15 février) son frère Heinrich et Käthe Kollwitz, sont exclus du département pour la poésie de l'académie des arts de Prusse. Là-dessus Heinrich Mann fuit vers Paris, le 21 février, où il rencontra son frère Thomas à qui il fit le compte rendu des événements les plus récents. Peu après, l'académie est mise au pas par un texte proposé aux membres dans lequel ceux-ci étaient censés se soumettre à une certaine loyauté vis-à-vis du gouvernement. Ce texte avait été rédigé par Gottfried Benn qui, dans la mise au pas de l'académie, joua un rôle peu glorieux.

L'incendie du *Reichtag*, le 27 février, agrava de manière dramatique la situation de la politique intérieure. Thomas Mann, qui entre temps sé-

des signatures pour le plan social de Steiner, dont je me suis débarassé en lui donnant la mienne. » (Carnet de notes 1918-21, p.276). Il n'était certainement pas partisan des idées sociales de Rudolf Steiner, mais elles n'ont pas dû lui être complètement étrangères. Une autre question c'est de savoir s'il pût y avoir à la fin des années 20 et au début des années 30, une fenêtre éventuelle pour rendre la *Dreigliederung* mieux connue et établir une ligne directrice contre la foule brune. Quant à de tentatives similaires dans la communauté anthroposophique germanophone, cela ne m'est pas connu. Le scepticisme démocratique faisait plutôt partie de l'*habitus* anthroposophique de l'époque. En Grande-Bretagne par contre, l'idée de la tripartition de l'organisme social a été reprise à l'époque par le *New Britain Movement* de gauche (voir plus de détails dans Rudolf Steiner 2023).

journalait à Arosa, décida de ne pas rentrer en Allemagne à Munich, comme prévu initialement. Il ne signa pas la déclaration de loyauté et résolut tout d'abord de ne pas rentrer en Allemagne. Les années d'exil commençaient.

Dans cette phase, l'engagement de Thomas Mann fut caractérisé, non seulement par une profession de foi sans réserve en la République, mais aussi par un jugement très clair porté sur le national-socialisme. Contrairement aux forces de gauche, pour qui il était plus facile de rejeter le nazisme, en raison de leur vision du monde marquée par le marxisme, ce n'était pas aussi simple pour les forces bourgeoises. C'est là que Thomas Mann fit une distinction entre l'esprit de la culture allemande et Adolf Hitler et ses partisans, qu'il a qualifiés « d'esprit malfaisants ».

« Est-ce allemand, cela ?, demandait-il dès 1930. « *Le fanatisme, la négation de la raison, de la dignité humaine, de l'attitude spirituelle, sont-ils réellement chez eux dans l'âme profonde des Allemands ?* » (Mann 1974 a, vol. XI, p.880).

L'image de l'être humain du national-socialisme en pleine ascension, il la caractérisait comme « *L'image onirique d'une lignée de bonhomie au cœur et d'un esprit primitif, pur de sang, simples et cohérents, aux yeux bleus et obéissants et d'une droiture inébranlable* » et il demandait à ses auditeurs si cela pouvait vraiment être réalisé « *dans une vie ancienne, mature et expérimentée* » par des gens cultivés très exigeants», l'aventure intellectuelle et spirituelle qui se cache là derrière cela est-elle réellement « à l'allemande », alors qu'elle a connu et vécu un haut classicisme de citoyens du monde, le romantisme le plus profond et raffiné, Goethe, Schopenhauer, Nietzsche, la sublime morbidité de la musique du Tristan de Wagner » (Mann 1974 a, vol. XI, p.881). En 1930 une telle question pouvait encore être posée en manière de réthorique. En 1945, compte tenu de l'évolution histo-

rique, il a fallu répondre par l'affirmative.

Par la politique extérieure agressive de Hitler, l'ordre européen d'après-guerre se mit à vaciller à vue d'œil. Au moment où, en 1937, le 25 septembre, Mussolini fut accueilli dans l'allégresse à Berlin pour fêter l'axe Rome-Berlin, et l'annexion de l'Autriche qui s'en est suivie, les Mann ont commencé à s'inquiéter pour leur sécurité dans leur exil suisse. Finalement, en février 1938, ils décidèrent de partir pour les États-Unis.

L'approche de l'Amérique s'était déroulée par étapes. Lors de sa première visite aux USA, en 1934, Thoms Mann fut reçu là-bas presque à l'instar d'un chef d'état, ce qui lui laissa une impression durable. En 1935, il fut même reçu à la Maison blanche par le président Roosevelt. La sagesse et la détermination obstinée (Görtemaker) du président l'ont impressionné. Ses deux enfants Erika et Klaus Mann s'établirent en 1936 à New York pour poursuivre les activités de leur cabaret anti-fasciste.

La troisième visite aux USA eut lieu en février 1937. Le *New York Herald Tribune* écrivit : « Nous sommes heureux, que vous soyez ici, Thomas Mann. » On voyait en lui le protecteur de l'héritage culturel allemand et le messager d'une Allemagne meilleure et libre. Pendant ce séjour, il tint plusieurs brèves allocutions, dont l'une fut directement retransmise à la radio. Görtemaker récapitule : « *Le message était toujours le même : « la situation mondiale exige que l'esprit, malgré sa douceur et sa nonchalance innées, apprenne à se battre et à se défendre — telle est la leçon de ces dernières années* »

Lors de nombreuses conversations et correspondances, les Mann osèrent finalement une seconde émigration. Le 21 février 1938, ils arrivèrent aux USA. Aussitôt, Thomas Mann démarra une nouvelle tournée de conférences qui le mena, 5 mois durant, en long et en large des USA. Dans ses discours il développa par ailleurs

l'idée d'une liberté consciente de soi :

« *Ce qui est nécessaire, c'est une humanité de la volonté et de la résolution combative à se maintenir. La liberté doit (...) apprendre à se battre et à se défendre contre ses ennemis mortels, elle doit enfin comprendre, après les expériences les plus amères, qu'avec un pacifisme qui admet ne vouloir la guerre à aucun prix, elle a provoqué la guerre au lieu de la bannir* » (cité d'après Görtemaker 2005, p.107)

Thomas Mann était réceptif au « sentiment indescriptible de la liberté » qu'il éprouva aux USA. « De grands espaces, une atmosphère de liberté, la vie d'une nation puissante, qui avait l'intention de mettre la puissance au service de la fondation, me parlaient avec bonheur » (Görtemaker, p.120). Cette expérience a changé son image de l'Amérique.

Ses auditeurs étaient avant tout intéressés par son jugement sur les développements de l'actualité d'alors. Il prédisait que Hitler transposerait son programme annoncé dans *Mein Kampf* et qu'on se dirigerait vers une guerre. Il a encouragé les Américains à remettre le national-socialisme à sa place, ce qui n'était pas sans controverse à l'époque, car le désir de paix et l'isolationnisme étaient encore fortement ancrés dans l'opinion publique américaine. Après la soumission de la Tchécoslovaquie, Thomas Mann a ouvertement appelé ses concitoyens allemands à renverser Hitler. La Grande-Bretagne et la France ont été accusées d'avoir contribué à l'évolution des événements vers la guerre, car elles ne se sont pas montrées suffisamment décisives contre Hitler.

Thomas Mann a reconnu très tôt l'évolution vers la guerre et a préconisé de s'opposer à Hitler de toutes ses forces. Se défendre contre les ennemis de la liberté, c'est aussi combattre la peur d'une guerre contre l'Allemagne nazie. Il n'était pas pacifiste.

La présentation de Görtemaker montre que Thomas Mann s'est ré-orienté, à chaque fois dans les diverses phases de son développement. Il mit en garde contre la prise du pouvoir et espérait qu'elle se laisserait conjurer. Après la prise des pleins pouvoirs, il condamna Hitler, en pensant que le spectre se dissiperait rapidement. Après la stabilisation du règne d'Hitler, à partir de 1936 environ, il a appelé ses concitoyens à renverser Hitler et a fait la promotion, à l'étranger, d'une politique résolument anti-frontalière. Son ton changea au début de la guerre, lorsqu'il devint clair que le règne de Hitler ne pourrait être remis en question qu'avec l'aide des Etats-Unis. C'est dans cet esprit que Thomas Mann a prononcé, à partir de 1940, 55 discours radiophoniques qui ont été diffusés par la BBC en Europe.

Manfred Görtemaker argumente que Thomas Mann, dans cette phase de son interprétation non-politique, de la culture allemande, n'a pas abandonné. La guerre est menée pour créer une situation qui libère l'Allemagne de la malédiction de la politique de puissance, dans laquelle aucun autre peuple ne serait autant corrompu, pour une Europe pacifique et dépolitisée, dans l'atmosphère de laquelle seule l'Allemagne peut être grande et heureuse parce qu'elle donne ses œuvres. Le pouvoir politique l'innocence et l'admiration que renvoie le bon savoir » (cité d'après Görtemaker, pp.119 et suiv.)

À l'arrière-plan se trouvait toujours et encore l'idée d'une nation culturelle a-politique. Dans ce sens, Mann pouvait dire : celui qui combat le national-socialisme, ne combat pas **contre** mais **pour** l'Allemagne.

Görtemaker soulève la question de savoir dans quelle mesure la « germanité romantique tardive, magique et mystique, obsédée par l'art et le génie » de Thomas Mann était au cœur d'une compréhension de la « culture » dirigée contre la « civilisation » occidentale, qui aurait seulement donné aux Allemands leur véri-

table identité de « peuple a-politique ». Sa compréhension de la culture allemande est fondamentalement identique à la conception nationale-socialiste de la germanité (p. 135). Cette thèse soulève des questions, car elle ne tient aucun compte du fait que la germanité servait de base à une idéologie agressive et expansionniste chez Hitler, alors que pour Thomas Mann, elle se référait aux traditions humanitaires de la culture allemande. Parler de la « culture allemande » ou de la « germanité » c'est plutôt une abstraction qui ne rend pas justice aux aspirations multiples et parfois contradictoires de la culture allemande. On aurait pu s'attendre à plus de nuances dans ce domaine.

Thomas Mann se préoccupait de plus en plus de la question de savoir comment un phénomène tel que le national-socialisme, avait pu prendre pied chez un peuple de culture comme les Allemands. Or, à l'époque, un ouvrage jouait un rôle important : *Germany, Jekyll and Hyde*, de Sebastien Haffner, qu'avait lu Thomas Mann, au début de 1940. Haffner avait tenté d'y fonder la thèse d'une Allemagne-tête-de-Janus. Avant tout après l'attaque de la Russie, avec sa manière brutale de mener la guerre et la propagande du « sous-homme », la déportation et ce qui devait bientôt se révéler, l'anéantissement systématiquement mené des Juifs et d'autres minorités, le débat international se mouvait en direction d'une remise en question générale de la culture allemande.

Étant donné qu'il ne renonçait pas à la culture allemande et qu'il ne voulait pas non plus pratiquer la simple scission en une bonne et une mauvaise Allemagne, Thomas Mann se préoccupa jusqu'à la fin de sa vie de se sujet. Une borne en est son discours de mai 1945 : *Deutschland und die Deutschen [L'Allemagne et les Allemands]*

« *Il n'existe qu'une seule Allemagne, et non pas deux, non pas une malfaisante et une bonne et Hitler, en toute pitoyabilité n'est pas un hasard : cela*

n'eût jamais été possible sans conditions psychologiques préalables qui sont bien plus profondes à explorer que l'inflation, le chômage, la spéculation capitaliste et l'intrigue politique » (Mann, 1974 a, vol. XIII, p.358)

Il atteste que les Allemands de son époque ont « *un besoin de monde et de provincialisme* » et d'une « *sorte d'universalisme bourgeois* » ou d'un « *cosmopolitisme dans le bonnet de nuit, pour ainsi dire* ». Il y a toujours eu quelque chose de bizarre, de hanté, de natal-funeste (*heimlich-unheimlich*), quelque chose de tranquille démoniaque dans « *l'étrangeté du monde* » allemand, malgré toute la modernisation apportée par l'empire de Bismarck. Dans le cadre de cette recherche sur lui-même, il s'est intéressé de près à la figure du *Faust* et a trouvé que l'alliance avec le diable était « *quelque chose d'intrinsèquement proche de l'essence allemande.* »

Son dernier ouvrage aussi qui parut en 1947 et auquel il avait travaillé depuis 1943, traite de cela. Continuer ici de décrire et de reconstituer l'analyse de Thomas Mann de la culture allemande nous mènerait trop loin. Pour lui cela correspondait toutefois à une nécessité intérieure de sa vie, de se poser la question de la culpabilité et de la responsabilité des Allemands et pas simplement, après la guerre, de passer simplement « à l'ordre du jour ».

Il ne montrait pas les autres du doigt, ceux qui n'ont rien fait pour se détacher de Hitler — et cela quoiqu'il n'eût après la guerre aucune bonne relation avec les Allemands. Des garants bien intentionnés l'ont mis en garde contre un retour en Allemagne, car il y avait encore suffisamment de fanatiques qui en voulaient à sa vie. Il était clair pour lui que tous les Allemands devaient assumer une responsabilité collective dans l'évolution de la situation.

Finalement, en 1952, il revint en Suisse au moment où il fut menacé de poursuites judiciaires aux États-

Unis pour « agitation anti-américaine ». Au début de l'ère McCarty, sa visite à Weimar en juin 1949 lui a sans doute été imputée négativement. Il est décédé en 1955, à l'âge de quatre-vingts ans, dans les environs de Zurich.

Le livre de Manfred Görtemaker n'est pas une biographie de l'écrivain Thomas Mann. La vie et l'œuvre de celui-ci sont bien trop multi-couches. Il raconte de quelle manière un écrivain qui avait l'illusion de se croire impolitique se comporta en politique. À cette occasion la clarté est impressionnante par laquelle Mann reconnut l'évolution du national-socialisme bien avant la prise de pouvoir de celui-ci. Il est regrettable que tant d'esprits éminents n'aient pas eu cette clarté à l'époque.

Nous vivons dans une autre époque. Mais aujourd'hui aussi les démocraties se trouvent en recul, certes dans le monde entier, mais aussi aux USA. Thomas Mann a-t-il encore quelque chose à nous dire sur ce plan-là ? À partir de son engagement dans les années 1930, on pourrait en déduire que les diverses forces démocrates de gauche comme de droite devraient collaborer plus fortement ensemble. Au lieu de tactiques politico-partisanes, nous avons besoin de débats constructifs et clairs et de solutions porteuses pour aller à la rencontre des multiples défis auxquels les démocraties ont à faire face.

Stefan Padberg
Sozialimpulse 3-4/2023.
(Traduction Daniel Kmiecik)

**Manfred Görtemaker,
Thomas Mann und die Politik**
ISBN 978-3-100287106
S. Fischer, 2005, 284 pages
19,90 €

Stefan Padberg, est né en 1959 à Fribourg en Brisgau, dans les années 1970 et 1980, a été actif dans le mouvement anti-nucléaire, études à

Hambourg, sur les techniques de l'information. En 1982-87, ingénieur de développement dans l'automatisation des équipements navals. Réorientation professionnelle à Wuppertal, formation de thérapeute social et travail dans un établissement de soins post-psychiatriques, 1993-2012. Qualification additionnelle en pédagogie Waldorf et enseignement sur l'information 2002-2007. Depuis 2012, il exerce une profession indépendante et est actif comme programmeur du Web. Depuis 1998 ; il est actif pour *Mehr Demokratie e.V.*, modérateur du mouvement anti-nucléaire Europe et le monde. Depuis 2019, rédacteur de la revue *Sozialimpulse* et engagé auprès de l'*Institut pour les questions sociales du présent* de Stuttgart dont il est co-chargé d'affaire depuis 2020.

Contact : Stefan.padberg@sozialimpulse.de

Littérature

Haffner, Sebastien (1940) : *Germany, Jekyll and Hyde Secker and Warburg*, consultable *online* sous : <https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.175559>

Mann, Thomas (1974 a) : *Gesammelte Werke in dreizehn Bänden [Œuvres complètes en treize volumes]* (2^{ème} édition) S. Fischer

Mann, Thomas (1974 b) : *Betrachtungen eines Unpolitischen [Considérations d'un apolitique]* (2^{ème} édition) S. Fischer

Steiner, Rudolf (2023) :
Écrits. Édition critique, vol. 13
Écrits sur la Dreigliederung sociale
Les points essentiels de la question sociale — En application de la Dreigliederung de l'organisme social
Édité et commenté par Christian Clement, avec une introduction de Christipge Strawe et André Bleicher ; ISBN 978-3-7728-5113-1
fromann-holzboog, 2023.